Zeitschrift: Films : revue suisse de cinéma
Herausgeber: Mediafilm
Band: - (2003)
Heft: 15

Artikel: Joseph Losey : au bout de l'exil
Autor: Creutz, Norbert
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-931088

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

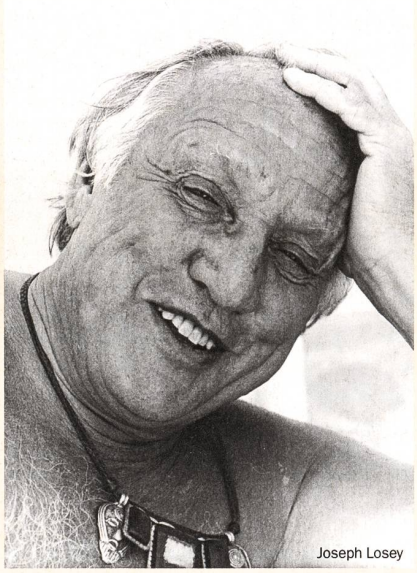
Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Joseph Losey
Au bout de l'exil


Joseph Losey

Cinéaste célèbre en son temps, l'auteur de « The Servant » et de « M. Klein » refait surface. La rétrospective quasi intégrale que lui consacre ce mois-ci la Cinémathèque est l'occasion inespérée de faire le point, alors que l'édition DVD l'ignore encore. Passé de mode, Losey ? Sans doute, mais aussi de taille à renaître de ses cendres, tel le phénix.

Par Norbert Creutz

Américain, Anglais ou Français ? Pour qui découvre aujourd'hui Joseph Losey (1909-1984), il y a de quoi s'y perdre, le chemin qui mène du « Garçon aux cheveux verts » à « Don Giovanni » n'étant pas des plus évidents. Avec le recul, ce communiste américain chassé de son pays par le maccarthysme, fin observateur de la société britannique qui l'accueille, puis artiste international fêté, surtout en France où il finit par s'établir, apparaît comme un morceau de l'histoire intellectuelle du XXe siècle à lui tout seul. Et un cinéaste tout sauf négligeable.

Comment ce progressiste à l'idéologie bien carrée a-t-il pu devenir un prince des ambiguïtés, un proustien convaincu, cet adepte d'un certain « néoréalisme noir » se transformer en un esthète raffiné à la limite du baroque ? Il y a plus d'une contradiction apparente dans le cinéma de Joseph Losey, résultat d'un parcours peu commun, mais aussi de constantes plus souterraines à redécouvrir. De quoi donner envie de suivre cette rétrospective exceptionnelle, comme il n'y en avait jamais eu en Suisse (la moitié des copies provient de cinémathèques étrangères). Elle met fin à une longue période de purgatoire, l'étoile de Losey – à son zénith au moment de sa Palme d'or cannoise pour « Le messager » (« The Go-Between ») en 1971 – ayant bien pâli depuis les années 80. Mais elle tombe bien, au moment où un Jean-Claude Brisseau se réclame soudain de Losey dans les *Cahiers du cinéma* et où l'on peut relire l'hommage nuancé que lui rendit feu Serge Daney (*Joe Losey : cinq paradoxes*, in *La maison cinéma et le monde 2. Les années Libé 1981-1985*).

Un débutant préparé

Mais pour qui voudrait tout savoir sur Losey, une seule adresse : *Le livre de Losey*, volume d'entretiens avec Michel Ciment, âme de la revue *Positif* et principal champion du cinéaste une fois les Macmahoniens (groupe influent de cinéphiles parisiens, dont Michel Mourlet, Jacques Lourcelles et Pierre Rissient) hors course pour cause de désamour précoce. Au minimum, on devrait savoir ceci. Que Joseph Losey est né le 14 janvier 1909 dans une bourgade du Wisconsin – comme ses cadets Nicholas Ray et Orson Welles dont il croisera souvent la route. Que, rejeton de deux familles américaines de longue date, rien ne le prédisposait à un exil européen. Et qu'il aborda le cinéma bien préparé, ayant passé par des études de littérature et d'art dramatique, un peu de critique, deux voyages en Europe (dont un en ex-URSS), des mises en scène de théâtre d'avant-garde à New York (dès 1933), nombre de courts métrages de commande (dès 1939), la production d'émissions radiophoniques, sans oublier deux mariages. Enfin, parti pour Hollywood à la fin de la guerre, il est laissé sur la touche par la MGM qui le paye pendant deux ans pour visionner tout ce que le cinéma a produit d'intéressant jusque-là !

Voilà comment son premier film « Le garçon aux cheveux verts » (« The Boy with Green Hair », 1948), une fable sur la tolérance, peut déjà compter comme une sorte de chef-d'œuvre. Puis, délaissant le luxe du Technicolor, Losey montre une prédilection pour les films de série B à sujets criminels, réalisés en décors naturels, non sans ambitions allégoriques ni touches expressionnistes : « Haines » (« The Lawless », beau plaidoyer contre la xénophobie), « Le rôdeur » (« The Prowler », tragédie d'un exclu du rêve américain), « M » (remake méconnu du classique de Fritz Lang), « The Big Night » (récit d'apprentissage adolescent) et « Un homme à détruire » (« Stranger on the Prowl », drame d'un homme traqué tourné en Italie). Losey récolte alors tous les suffrages, passe pour une sorte de Walsh socialiste ou de Lang néoréaliste. Hélas, dans le collimateur des chasseurs de sorcières, il préfère s'exiler en 1952 et repartir à zéro en Angleterre où l'anticommunisme est moins strict.

Plus anglais que les Anglais

Le redémarrage s'avère néanmoins difficile. Losey, isolé et sans le sou, commence par tourner deux films mineurs sous couvert de pseudonymes (« La bête s'éveille / The Sleeping Tiger », signé Victor Hanbury, et « L'étrangère intime / The Intimate Stranger », signé Joseph Walton) avant de reprendre le contrôle de sa carrière avec « Temps sans pitié » (« Time Without Pity ») en 1957. Sa compréhension de la société de classes anglaise et une lucidité rare sur les rapports humains tranchent avec un cinéma ronronnant et ses admirateurs de la première heure peuvent encore pleinement souscrire à ses films jusqu'au début des années 60 : « Gipsy » (« The Gypsy and the Gentleman », en costumes et en couleurs), « L'enquête de l'inspecteur Morgan » (« Blind Date », policier déjà très international avec Hardy Kruger, Micheline Presle et Stanley Baker) et « Le criminel » (« The Criminal », magnifique film de gangsters à l'américaine).

Le mystère Losey

En fait, le ver est déjà dans le fruit, Losey ne faisant que suivre la pente d'un pessimisme croissant tandis qu'éclatent au grand jour ses ambitions stylistiques. À cet égard, « Les damnés » (parabole science-fictionnelle alambiquée), « Eva » (policier baroque à Venise), « The Servant » (troublant jeu sado-masochiste entre un jeune maître et son domestique) et « Pour

Sarah Miles et Dirk Bogarde dans «The Servant» de Joseph Losey

l'exemple» («King and Country», lugubre plaidoyer contre la guerre) peuvent faire figure de point de rupture. Pour certains, c'est là la triste fin d'un cinéaste, pour d'autres au contraire, la naissance d'un auteur à l'égal de Visconti, Antonioni ou Bergman. Harold Pinter, le jeune scénariste qui marque «The Servant» de son empreinte, et Dirk Bogarde, l'élégant comédien et homosexuel à peine caché, seraient-ils les mauvais génies de Losey ou auraient-ils au contraire agi comme des révélateurs?

L'ŒUVRE DE JOSEPH LOSEY, JUSQUE DANS SON ASPECT VELLÉITAIRE, RESTE PASSIONNANTE, SORTE DE RECHERCHE DU TEMPS PERDU D'UN EXILÉ QUI A PEUT-ÊTRE FINI PAR S'ABSENTER DE LUI-MÊME

On peut, à la suite de Michel Ciment, apprécier les deux versants de l'œuvre. Ce que les films perdent en vitalité et en générosité, ils le gagnent en effet en complexité et en finesse d'expression. La reconnaissance permet indiscutablement à Losey de se libérer, même s'il ne peut pas forcément réaliser les films qui lui tiendraient le plus à cœur. Dès lors, secondé par sa fidèle équipe (le décorateur Richard MacDonald, le monteur Reginald Beck et le chef opérateur Gerry Fisher), il se lance dans les entreprises les plus improbables: film d'aventures pop («Modesty Blaise»), allégorie aussi énigmatique que physique («Deux hommes en fuite / Figures in a Landscape») ou version «grande folle» d'une pièce de Tennessee Williams («Boom!» avec le couple Burton-Taylor, film de chevet de John Waters).
Durant cette dernière période, le cosmopolitisme («Maison de poupée», «L'assassinat de Trotski») le dispute à la tentation de l'enfermement («Cérémonie secrète», «Galileo»), Losey réservant son style le plus sophistiqué pour des contes cruels («Accident», «Le messager», «M. Klein») qui resteront comme ses chefs-d'œuvre. Sur la fin, des films comme «Une Anglaise romantique», «Les routes du Sud», «La truite», «Steaming» et même le célèbre «Don Giovanni» révèlent pourtant un certain fléchissement de l'inspiration – peut-être lié à l'alcoolisme – tout en conservant quelques splendides moments.

On peut rester songeur devant le nombre de projets finalement réalisés par d'autres (Pollack, Boorman, Richardson, Schlöndorff, etc.) ou en comparant les adaptations rêvées (Conrad, Faulkner, Joyce, Duras, Proust, Lowry, etc.) à celles qui ont abouti (Robin Maugham, James Hadley Chase, L. P. Hartley, Roger Vailland). Mais l'œuvre de Joseph Losey, jusque dans son aspect velléitaire, reste passionnante, sorte de recherche du temps perdu d'un exilé qui a peut-être fini par s'absenter de lui-même. *f*

«Rétrospective Joseph Losey». Cinémathèque suisse, Lausanne. Du 1er au 31 mars. Renseignements: 021 331 01 02 ou www.cinematheque.ch.